

BOITE AUX LETTRES

Nous recevons de M. le marquis de Mailly-Nesle la lettre suivante, en réponse à M. le comte de Mailly-Couronnel.

Nous la publions, comme nous nous y sommes engagé. Mais nous considérons l'incident comme clos.

La Roche-Mailly, par Pontvalain (Sarthe), 15 septembre 1891.

Monsieur le directeur,

Je viens, pour la seconde et dernière fois, faire appel à votre obligeance habituelle pour publier cette lettre.

Chacun sait qu'à l'extinction d'une branche aînée la suivante devient aînée à son tour; c'est en vertu de ce droit que mon grand-père est devenu chef de la maison de Mailly.

La substitution de Nesle, graduelle, perpétuelle à l'infini, est établie par arrêt du conseil du Roi du 25 juillet 1700.

Mon grand-père en a ainsi recueilli les titres.

Je désire le mettre sous les yeux de vos lecteurs que cette question pourrait intéresser :

« L'arrêt du conseil provincial et supérieur d'Artois du 10 mai 1782, qui fait défense à messire Charles Oudart Couronnel de Velu et à ses descendants nés, à naître, de se dire issus de la maison de Mailly, de prendre ou porter le nom de Mailly, seul ou conjointement avec celui de Couronnel, lui ordonne de faire tenir note dudit arrêt, en marge des contrats et actes de mariage, actes de baptême et de sépulture, tant dudit sieur Couronnel que de son père et de ses enfants dans le délai d'un an; de faire effacer le nom de Mailly sur les épitaphes et autres monuments publics de sa famille dans le même délai; ordonne audit sieur Couronnel d'ajouter à ses armes, partout où elles sont peintes, gravées ou sculptées, la bande de sable mentionnée en la sentence du 24 avril 1445, ainsi que ses aïeux et les seigneurs de Cognéol la portaient, dans le même délai; reçoit M. de Mailly dans l'arrêt du 3 août 1671, portant enregistrement des lettres d'érection en marquisat des terres de Barastres et autres, obtenues par ledit sieur Couronnel; faisant droit sur ladite opposition et sur les conclusions de MM. les gens du Roi, ordonne que l'arrêt sera rapporté; condamne le sieur Couronnel aux dépens. »

Agréez, monsieur le rédacteur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments distingués.

Marquis de MAILLY-NESLE.

On n'a encore rien trouvé de meilleur pour enlever les taches que la **BENZINE COLLAS**. à la **Bande verte**, qui ne laisse aucune odeur après son emploi. DÉPOT: Ph^{ie} **COLLAS**, 8, rue Dauphine. (Châtaignier 5.) **MÉDAILLE D'OR Exposition Universelle 1889**

UN CONSEIL PAR JOUR

Parlons donc du meilleur dentifrice, de celui que le public tient en particulière estime et dont le succès est le mieux justifié : s'en servir une fois, c'est l'adopter.

Rien de plus favorable aux dents, aux gencives, à la pureté de l'haleine, que l'*Elixir dentifrice des RR. PP. Benedictins de l'abbaye de Souillac*. Mais bien se défier : la contrefaçon n'épargne pas ce dentifrice sans rival.

A. SEGUIN, A BORDEAUX

Elixir : 2, 4, 8, 12 et 20 fr.

Poudre : 1 25, 2 et 3 fr.

Pâte : 1 25 et 2 fr.

Se trouve chez tous les parfumeurs, coiffeurs, pharmaciens, droguistes et merciers, etc.

Déjà l'hiver. — La maison Bernot frères, 158, rue Lafayette, nous prie de faire connaître qu'elle offre un rabais important sur les prix de son tarif général aux personnes pouvant faire, dès maintenant, leur provision de combustibles pour l'hiver.

Le Vin de G. Seguin est recommandé dans les Fièvres, Convalescences, Epuisement, Manques d'Appétit, Digestions difficiles. Exiger la Sign. **G. Seguin**.

Lire, tous les mardis, notre « Chronique immobilière ». Un service spécial pour la vente et l'achat de la propriété foncière fonctionnant aux bureaux du journal tous les jours, de deux à quatre heures.

Lire, à la 4^{me} page : « Déjeuner des Dames ».

MUSIQUE

OPERA : *Lohengrin*.

Dans cinquante ans, les érudits qui voudront documenter un croquis de la vie parisienne, en l'an de grâce 1891, iront déterrer dans la poudre des bibliothèques les journaux de l'époque.

Lorsqu'ils liront les comptes-rendus dramatiques des feuilles qui paraissent ce matin, lorsqu'ils y trouveront que *Lohengrin* a été représenté sur notre première scène lyrique, le mercredi 16 septembre 1891, ils croiront avoir été trompés et avoir reçu des mains du garçon de bureau la collection des journaux de Carpentras.

Ils ne voudront jamais admettre qu'un pareil chef-d'œuvre ait mis quarante ans à parvenir sur la scène de l'Opéra, où il a, d'ailleurs, été précédé par de nombreux enfants sortis de lui, et qu'il lui ait fallu, pour arriver aux oreilles parisiennes, circuler pendant de si longues années à travers toutes les grandes villes du monde et même à travers les principales villes de France.

Dans la circonstance, du moins, Paris doit renoncer à croire ses flatteurs, quand ils lui affirment qu'il est le guide et l'initiateur par excellence.

Mais, à quoi bon récriminer ?

J'ai le plaisir de n'avoir point à m'occuper des incidents étrangers à l'art qui ont marqué cette soirée.

J'aurai même le bon goût de ne point retaire, c'est-à-dire de ne point gâter ce que mon collaborateur Fourcaud a déjà fait plusieurs fois pour les lecteurs du *Gaulois*, et notamment l'an dernier, lorsque *Lohengrin* fut représenté au théâtre de Rouen.

Je ne raconterai point le livret si connu et si souvent raconté de l'ouvrage de Wagner : la jeune héritière de Brabant, Elsa, faussement accusée d'avoir fait disparaître son frère, miraculeusement secourue par le chevalier à l'armure d'argent, Lohengrin, amené par les ailes blanches d'un cygne, traitreusement conseillée et perdant, comme Eve et comme Psyché, son bonheur par sa curiosité, abandonnée enfin par le héros qu'elle adore et qui l'aime, mais qui, avant d'obéir à l'inexorable loi de sa destinée, lui rend son frère perdu.

Cette légende naïve et chevaleresque appartient aux épopées qui ont bercé l'enfance de notre race. C'était un fabliau français avant d'être un livret allemand.

Je ne m'extasierai même pas sur le génie du musicien et sur les beautés incontestables de cet opéra aux mélodies cristallines, tranquilles et pures, qui marque l'évolution définitive du maître allemand, qui est pour lui ce que *Robert le Diable* a été pour Meyerbeer, la première envolée dans les régions nouvelles avec tous les charmes et tous les souvenirs des régions déjà explorées.

Tout cela est connu, admis, adopté par les passionnés de l'art.

Je ne dois au public parisien que la part qui revient à son Opéra dans ce chef-d'œuvre consacré.

Il faut, tout d'abord, parler de son interprétation.

Mme Caron, qui interprète Elsa, doit être mise hors ligne et en tête de ses camarades. Il est impossible d'être plus poé-

tique, plus pénétrante, plus naïve et plus mystique que cette remarquable artiste, dont le style simple s'accorde si parfaitement aux limpidités de cette musique exquise.

Quand elle est apparue dans sa dalmatique blanche, brodée d'argent, elle semblait descendre d'un vitrail ou sortir d'un missel.

A côté d'elle, le ténor Van Dyck, complètement remis de son indisposition, a, plus d'une fois, et légitimement, soulevé des applaudissements sincères. Sa voix est un peu blanche dans le registre élevé. En revanche, elle possède ce qui manque généralement aux ténors, une base, le médium.

Il a eu des délicatesses, des finesses, des trouvailles artistiques à côté d'éclats puissants. Il a été superbe.

Lorsque le baryton Renaud débuta à l'Opéra-Comique, nous crûmes voir se lever un artiste extraordinaire.

Lors de son début à l'Opéra, dans *Nelusko*, nous avons supprimé l'extra.

Nous n'en rendons pas moins justice aux efforts de cet estimable chanteur, à son souci de bien dire et de bien prononcer.

Il tiendra certainement à l'Opéra un emploi utile, mais un peu secondaire, pour le moment du moins.

Le caractère antipathique du personnage que représentait Mme Fierens a empêché le public de goûter toute sa solidité vocale et sa science consommée.

M. Delmas chante avec son style impeccable le rôle de l'Empereur, qui est écrit un peu trop bas pour sa voix.

M. Douaillier tient le rôle du héraut d'une façon irréprochable.

Par exemple, on ne saurait trouver de termes assez torts pour louer l'orchestre et les chœurs, et, par conséquent, leurs chefs, Lamoureux et Jules Cohen.

M. Lamoureux a mis toute son âme d'artiste dans la préparation de l'œuvre de Wagner, et il peut être fier de cette soirée, qui le paie de ses longues luttas et de son infatigable dévouement.

Sous son archet, les professeurs de l'orchestre et les artistes des chœurs ont marché avec un ensemble et un brio incomparables, dont ils ont été récompensés par de véritables ovations.

Lohengrin n'est ni un prétexte à cortèges, ni un sujet de décorations éblouissantes.

La direction nous a donné des décors aussi grandioses et aussi poétiques que peut les supporter l'ouvrage, des costumes dont la vérité historique, si on peut parler ainsi en matière légendaire, a été scrupuleusement observée.

En somme, une soirée qui fait le plus grand honneur à MM. Ritt et Gailhard, et un ensemble comme on n'en peut trouver dans aucun autre théâtre au monde.

INTERIM

NÉCROLOGIE

Un deuil cruel vient de frapper M. Chesnelong, l'éminent sénateur catholique. Sa sœur, Mlle Chesnelong, vient de succomber, à Orthez, aux suites d'une longue et cruelle maladie, dont elle avait chrétiennement enduré les souffrances.

En cette douloureuse circonstance, nous adressons à M. Chesnelong l'expression de nos sincères condoléances.

M. Alphonse Gatine, beau-père de M. Lemoine, officier de la Légion d'honneur, membre de la chambre de commerce de Paris, et de M. Lemoine, commissaire-priseur, s'est éteint hier matin, dans sa propriété de Boissy-Saint-Léger, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Il était l'oncle de M. Gustave Gatine, notaire à Paris. Sa mort met en deuil la famille Gay-Lussac et la baronne Bro de Commères.

Ses obsèques auront lieu samedi, à dix heures, à Saint-Louis d'Antin.

On nous écrit de Marseille :

Le parti royaliste vient encore de faire une perte cruelle en la personne de M. Sauvage-Jourdan, un des avocats les plus en renom à Marseille.

Ce jurisconsulte de grand talent a été frappé d'une attaque pendant une villégiature à La Mure (Isère). Son corps a été ramené à Marseille, où ses obsèques ont été suivies, lundi, par un immense cortège. Toutes les notabilités du monde judiciaire et du haut commerce s'y coudoient.

Sur la tombe du regretté défunt, mort à soixante-quatre ans, M^e Léon Estrangin, bâtonnier, a retracé les vertus professionnelles de son estimé confrère, que le barreau a eu également à sa tête.

M. Sauvage-Jourdan avait conservé jusqu'à la fin ses sentiments religieux et sa foi politique.

Le deuil était conduit par son fils, lieutenant de vaisseau.

Nous apprenons la mort de M. Alphonse Meujot, baron de Dammartin, capitaine d'infanterie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, qui s'est éteint hier, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Il descendait de Meujot d'Elbenne, député de la Sarthe au conseil des Cinq-Cents, et d'Antoine Meujot, conseiller et médecin ordinaire de Louis XIV.

Sa mort met en deuil les familles de Rotrou, de Berny, de Melazes-Fresnoy.

La famille de Chambrun, si douloureusement frappée, il y a près de deux mois, par la mort de la comtesse de Chambrun, vient encore d'être éprouvée de nouveau.

M. le marquis de Chambrun, cousin du comte et conseiller judiciaire du gouvernement français près des Etats-Unis d'Amérique, vient de mourir au Fort-Munroe. Il avait cinquante-neuf ans.

Propriétaire dans le département de la Lozère, dont son cousin a été député et sénateur, le marquis de Chambrun, qui n'a que rarement résidé à Paris, avait été nommé directement au poste important qu'il occupait et où il rendit de réels services à notre pays.

C'était un jurisconsulte consommé, doublé d'un écrivain de valeur.

Il avait épousé Mlle Marthe de Gorcelle, fille de l'ancien ambassadeur à Rome, et qui est la petite-fille du célèbre Lafayette. Il laisse quatre enfants : un fils aîné qui résidait près de lui, deux autres fils, élèves du collège Stanislas, et une fille non mariée.

Le marquis de Chambrun était allié, en outre, aux familles du comte de Gles, Parage, Godard, Desmarests, et à celle de la regrettée comtesse de Chambrun, etc.

Aucun avis annonçant que les obsèques auront lieu en France n'est encore parvenu ici.

M. Gineste de Saur, ancien conseiller général conservateur du Tarn, vient de mourir en son château de Saur, dans le Tarn, après une longue et cruelle maladie, à l'âge de soixante-dix ans.

M. Gineste de Saur avait représenté